Document generated on 04/24/2024 12:08 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les « nouvelles écritures »
Un rapport d'étape

Richard Giguère

Number 25, Spring 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39473ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Giguère, R. (1982). Les « nouvelles écritures » : un rapport d'étape. *Lettres québécoises*, (25), 40–43.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Richard Giguère

Les « nouvelles écritures » : un rapport d'étape

C'est à dessein que je reprends ici, en l'élargissant, le titre du colloque de février 1980 organisé par *la Nouvelle Barre du jour*. Les nouvelles écritures continuent leur poussée en poésie québécoise même si l'édition, suivant en cela l'économie, connaît une période difficile. *Les Herbes rouges* publient bon an mal an leur dizaine de numéros, la *NBJ* a dépassé en 1981 le cap du centième numéro et s'est donné un nouveau collectif de direction. Les Écrits des Forges et les Éditions du Noroît ont fêté à l'automne leur dixième anniversaire en lançant des nouveaux recueils. Quant aux Ateliers de production littéraire de la Mauricie, ils produisent plus que jamais alors que l'Hexagone continue de publier de jeunes auteurs et que le Biocreux lance une nouvelle collection.

C'est avec l'intention de tâter un peu le terrain des nouvelles écritures, de dégager une ou des nouvelles directions que j'ai retenu les derniers livres de trois poètes — trois poètes parmi une foule d'autres, j'en suis conscient ! Madeleine Ouellette-Michalska est surtout connue comme nouvelliste, romancière, critique au *Devoir* et essayiste. Mais elle vient de faire paraître un premier recueil de poèmes au Noroît, *Entre le souffle et l'aine*, qui d'après la feuille publicitaire qui l'accompagne « apporte une thématique originale » à la poésie québécoise. Jean-Yves Collette est engagé à fond dans l'aventure de la *NBJ* depuis le début (secrétaire de rédaction, puis co-directeur de la revue jusqu'à l'automne dernier). Le Prix Émile Nelligan 1981 vient couronner avec *La Mort d'André Breton* (le Biocreux, coll. « Empreintes », 1980) une oeuvre qui comprend une dizaine de recueils de proses et de poèmes publiés depuis 1970. Robert Yergeau, gagnant du Prix Gaston Gouin 1980, est un jeune poète qui a fait paraître des textes à la *NBJ*, à *Estuaire*, à *Moebius* et qui lance son troisième recueil avec *Présence unanime* (Éd. de l'Université d'Ottawa, coll. « l'Astrolabe », 1981).

Madeleine Ouellette-Michalska

Il y a déjà une douzaine d'années que M. Ouellette-Michalska fait partie de ces « Québécoises qui écrivent », comme nous le rappelle le magnifique album de photos publié récemment par Kèro (*Au fond des yeux*, Éd. Nouvelle Optique, 1981). Mais c'est surtout depuis la parution de l'essai *L'Échappée des discours de l'Oeil* (1980) que son nom s'impose. La thématique et l'écriture d'*Entre le souffle et l'aine* sont d'ailleurs liées de près à celles de son imposant panorama historique de la phallocratie. Ce qui frappe d'abord à la lecture du recueil, c'est l'importance primordiale accordée à la prise de parole des femmes. Ouellette-Michalska est catégorique là-dessus : ce sont les paroles et les écritures de femmes qui amèneront les changements, les métamorphoses. Les citations de Clarice Lispector, Pierre Laberge, Madeleine Gagnon, Bernard Noël, Hélène Cixous, Jean Royer et Cécile Cloutier qui introduisent le livre et ses six parties ont d'ailleurs trait à la parole, au cri (ou à l'amour partagé) : « — et c'est nouveau pour moi ce que j'écris parce que ma vraie parole est restée intouchée » (C. Lispector). Le titre du recueil ne renvoie pas à un rapport de force, à une division « entre l'aine et le souffle », mais plutôt à une réunification de l'esprit et du corps, de la parole et du sexe, du souffle et de l'aine. Il ne s'agit surtout pas de préserver le statu quo et de consacrer le pouvoir de l'homme et sa domination de la femme, mais d'abolir les différences qui asservissent.

« Rupture de l'enceinte » (3 fragments, 13 pages) dénonce la domination du Père et la loi du Clan pour faire appel à l'« éclatant midi » et au « CRI », au « temps neuf » et à « l'échéance du corps » ; « Traversée de la mère morte » (4 fragments, 13 pages) renvoie à la mère de l'Ancienne Alliance qui infléchit le bâton de Moïse et de la loi, à la « dérivante folle » qui « dévore à larges dents la métaphore phallique ; « Éclipse » (3 fragments, 19 pages) fait référence à l'éclipse de la femme, au temps du Nouveau

Madeleine Ouellette-Michalska *Photo : Kèro*

Testament, alors que la femme fléchit et fait confiance à la parole de l'Homme (« en vérité je te le dis tu sera sauvée par ma parole »). Les trois dernières parties du recueil, les plus longues et les plus importantes à mon avis, sont une reprise en charge par la femme de sa parole et de son destin pour échapper aux « discours de l'Oeil ». Dans « Transhumance » (4 fragments, 24 pages), une femme en rupture de sens décide de se DIRE et de S'ÉCRIRE à l'encontre des codes (« tes dogmes, ton infaillibilité, ton totem de muscle loi »). Dans « Renouement de parole » (4 fragments, 24 pages), le JE et le TU s'unissent pour donner naissance à un nouveau NOUS. C'est la fin de l'Oedipe, le dernier repaire de l'Oeil : « reprenons le départ », avançons et dépassons « l'ultime contour » car ensemble « nous n'avons pas fini de remonter le cours du Sang ». « Noces » (4 fragments, 23 pages) consacre la fin de l'Ancienne Alliance qui « a perdu le fil(s) de son discours » ; la femme interpelle l'homme, l'exhorte à l'action commune, le relance pour que « ensemble, à l'heure des noces », « nous franchissions l'écart » et que dans cette dérive « l'inédit invente l'étreinte ».

Comme dans son essai, en ayant constamment recours à la bible, à l'histoire, aux mythes, à la religion, M. Ouellette-Michalska écrit des textes qui veulent convaincre. Qu'il soit inspiré par « un mouvement d'humeur » ou par « un mouvement d'humour », le ton est égal, toujours ferme. Il s'agit à vrai dire d'un mélange de poésie et de prose volontaires, vigoureuses. Tour à tour les interpellations, les exclamations, les impératifs, les interrogations, les exhortations gardent le lecteur en éveil ; les vers, les lignes, les versets se suivent, se répondent, sont repris, modifiés, nuancés. Certains passages se lisent d'un seul souffle et font preuve d'un sens de l'image, de la formule précise, percutante. D'autres pages sont plus tortueuses, moins emportées, soit que l'auteur recherche à tout prix l'image brillante sans y parvenir, soit que la rhétorique et la symbolique paraissent trop travaillées, trop léchées. Il est à prévoir que des lecteurs trouveront l'écriture de M. Ouellette-Michalska trop didactique pour être qualifiée de « poétique ». Mais je répète que le but de ce recueil, comme celui de l'essai, est de secouer, de déranger plutôt que de bercer l'âme avec des « belles images ». *Entre le souffle et l'aine* se situe dans le prolongement de *l'Échappée des discours de l'Oeil*, cela ne fait pas de doute. Mais après avoir lu les deux livres presque coup sur coup, je ne suis pas en mesure de déterminer si les poèmes se démarquent suffisamment des thèses et apportent une nouvelle dimension à l'essai. Il faudra que j'y revienne plus tard, car ce sont des livres à relire.

Jean-Yves Collette

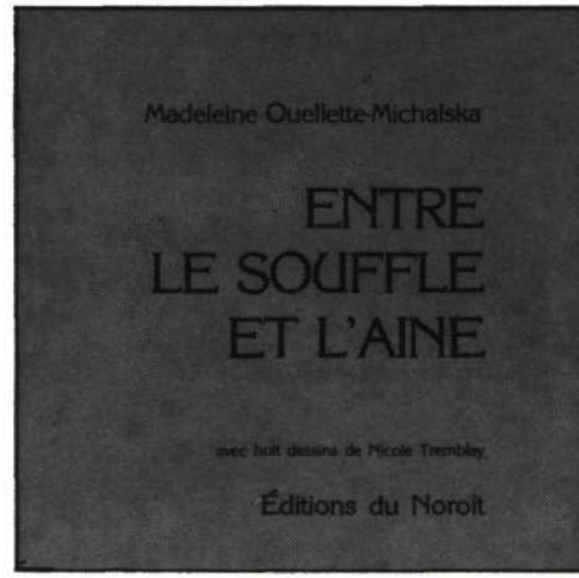
On ne dira jamais assez à quel point Jean Yves Collette, comme poète et comme co-directeur de la *NBJ*, se trouva quotidiennement confronté à l'écriture poétique au cours des cinq ou six dernières années. *La Mort d'André Breton* en porte la marque : le recueil se situe de plain-pied dans le courant des « nouvelles écritures ». Les épigraphes placés en tête de plusieurs textes citent des écrivains québécois (N. Brossard, F. Charron, H. Corriveau, M. Gay, G.-A. Vachon), français (Artaud, Barthes, Breton, Duras, Michaux) et étrangers (Joyce, Nietzsche, Mishima). De plus ces textes, comparés à des recueils antérieurs comme *L'État de débauche* (1974) ou *Une certaine volonté de patience* (1977), montrent le passage d'une poésie passablement loquace, plus ou moins contrôlée à une nouvelle assurance, à une maîtrise certaine de l'écriture poétique.

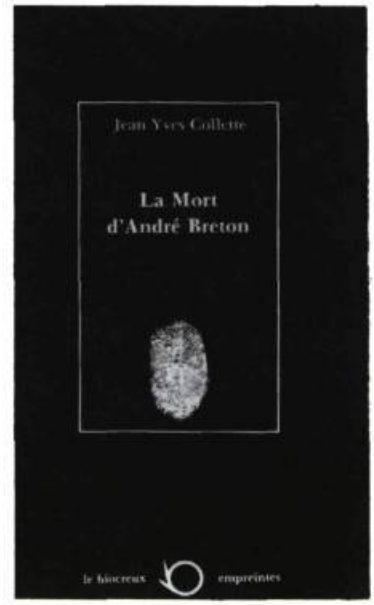
Jean-Yves Collette **Photo : Athé**

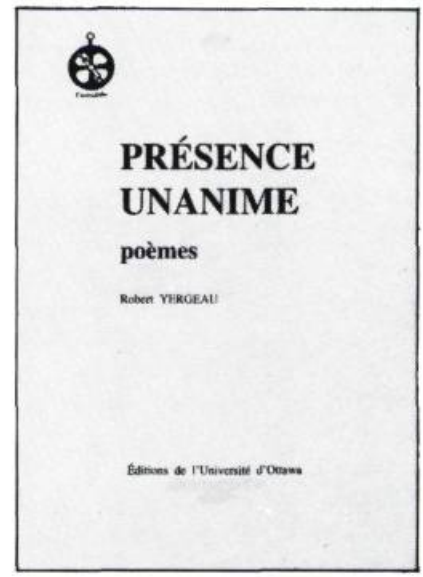
Le récit est « déclenché » par un titre de journal annonçant la mort d'André Breton. Plus précisément il s'agit d'un « document mystérieux expliquant la mort de l'écrivain Breton » suivi d'une dizaine de textes qui donnent une description détaillée de la mort (la lame, la gorge tranchée, le flot rouge, la liberté du sang, . . .). Une autre série de textes trace ensuite un portrait physique, psychologique et moral de A.B. (« dialogue fictif » avec l'écrivain et citations de ses écrits). Enfin l'auteur-narrateur revient à la mort, au meurtre, au sang, à l'horreur et à la violence. Tout au long de cette première partie du recueil la mort est associée tour à tour au sexe, à la réalité absolue (ou surréalité), à la conscience de l'écrivain et à l'écriture. Au moins deux coupures sont pratiquées dans la trame du récit qui insistent pour « sortir de tout cela si possible » (p. 20), « sortir du langage réel », opérer une « fissure », car « par définition l'écrivain est fissurant » (p. 39). Il est important de souligner qu'il y a un va-et-vient constant dans le récit, un jeu d'allusions qui se rapportent tantôt à l'accusé André Breton et à un meurtre (titre de journal), meurtre qui déclenche (p. 11) et referme (p. 109) le récit, tantôt à l'écrivain André Breton, chef de file du surréalisme (les références à sa biographie, à ses textes et à ses manifestes).

La deuxième partie du recueil offre en général des textes plus courts (6-7 lignes en moyenne) et plus denses que ceux de la première partie. D'abord, dans un genre de digression qui n'en est pas une (un voyage en train à Québec et une rencontre amoureuse), l'auteur conjugue l'amour charnel et l'amour de l'écriture, le corps et le texte, la fièvre, l'excitation, la passion et « un désir vertical des mots, des jongleries », en somme plénitude du (des) sens et du corps. Puis « le brisement survient » (p. 89-90) et de nouveau les niveaux de récit se brouillent : la mort, le salon funéraire, le cortège, le cimetière et l'enterrement d'un côté et le meurtre, la femme assassinée, le sang, les taches, les aveux de culpabilité de l'autre. Le dernier mot de la dernière page du texte est fort significatif : « Supercherie ».

Supercherie bien montée, faut-il ajouter, car le texte de Collette fonctionne à merveille. Le « plaisir du texte » (« le réseau des langues », « ce qui est lentement travaillé par plaisir ») est l'expression toute désignée pour rendre compte de ma lecture de *la Mort d'André Breton*. Le travail de la syntaxe surtout, l'exploitation de la stylistique et des procédés lexicaux sont l'oeuvre d'un expert. Je pense en particulier à une quinzaine de textes (p. 74-89) de la deuxième partie du recueil : textes à la fois légers, transparents et pleins qui se lisent avec le même indice de plaisir, de ravissement que celui avec lequel ils ont été écrits sans doute. Ici se trouve la marque du poète : produire un maximum d'effet avec un minimum de mots.







Robert Yergeau

À vingt-cinq ans, avec la publication de son troisième recueil, Robert Yergeau n'en est pas encore là. Mais comme l'affirme P. Nepveu dans la préface de son deuxième livre de poésie (*L'Oralité de l'émeute*, Sherbrooke, Naaman, 1981), il y a déjà dans cette écriture « une nécessité, une maîtrise, si fragile soit-elle ». *L'Oralité* jouait sur la « tension entre le mythe et la quotidienneté », en insistant sur le désir, la parole, la mort ; ces textes travaillaient l'univers immédiat du vécu, des sensations, des passions. Les poèmes de *Présence unanime* rendent compte du même sens du dramatique et de la violence quotidienne, affichent les mêmes « images fulgurantes » parfois. Mais en plus Yergeau fait preuve d'une lucidité peu commune dans l'analyse du désir, des passions, des sentiments.

Le recueil divisé en cinq parties (4, 12, 22, 6 et 1 pages) s'ouvre par un très beau texte sur « l'Acte souple du poème ». L'écriture et l'eros, l'acte lucide et volontaire de « nommer l'aujourd'hui », le registre fécond du « geste d'écrire », l'expérience des limites de la poésie y sont explorés :

(un matin dans le poème : recherche de l'encre sur le lit inaugural)
. . .
premier partout s'établir dans le poème
et pareillement d'accessible verticalité
se reconnaître chacun l'autre (p. 9)

Dans la deuxième (« La Semence chantée ») et la troisième partie du recueil se trouvent les textes les plus réussis sur la femme aimée, le corps, l'érotisme associés au végétal (le blé, les arbres, la floraison). On ne peut que penser à Paul-Marie Lapointe (que Yergeau cite d'ailleurs) en lisant les très belles pages sur « les corps de juillet », l'ivresse des sens et « notre jeune tendresse », pages (18, 26 et 28) qu'il faudrait citer en entier. De même la troisième partie — la plus longue, le coeur du recueil — compte des textes sur l'écriture et le corps, l'écriture et l'ouverture au monde, le rituel des commencements qu'il vaut la peine de relire et de savourer. Seules les quatrième (« Les Paroles ravageuses ») et cinquième parties, plus courtes, moins pertinentes, me semblent plus difficiles à justifier dans l'économie du recueil, sauf peut-être le dernier texte de réconciliation :

Le fol étonnement

je n'irai plus accabler les ventres sans ta présence unanime
je n'irai plus jouer le sang dans les coulisses d'une veine

Chose certaine, P. Nepveu avait raison de le souligner dans la préface de *l'Oralité de l'émeute*, Yergeau surprend par des images tranchantes, des séries de flashes, d'étincelles qui traversent ses textes. On peut lui reprocher des allitérations trop faciles, des répétitions de mots un peu mécaniques et surtout des inégalités d'une partie à l'autre d'un recueil. Il manque à *l'Oralité* et à *Présence unanime* un effort soutenu dans la composition des textes et dans l'équilibre des parties. Par contre un début de maîtrise si précoce du langage poétique ne cesse pas d'étonner.

Pour revenir à la question que je posais au début de ma chronique, y a-t-il une ou des nouvelles directions qui se dégagent des écritures poétiques actuelles ? Si l'on s'en remet aux recueils que je viens d'analyser brièvement, il faut répondre par la négative. Au sujet de la période 1975-1980, l'introduction de l'anthologie *La Poésie québécoise* parle du « surgissement d'une multitude de voix féminines », d'un « épuisement du formalisme » et d'un « nouvel imaginaire à la frontière du corps et du social ». Les textes de Collette, Yergeau et Ouellette-Michalska confirment en bonne partie les tendances soulignées par L. Mailhot et P. Nepveu. M. Ouellette-Michalska s'insère dans le courant dynamique de prise de parole des femmes qui marque la poésie québécoise depuis 1975. J. Y. Collette poursuit dans la lignée des préoccupations de la *NBJ* (le travail de la forme, la fiction et le désir, le plaisir du texte). Quant à R. Yergeau, le plus jeune des trois, on ne peut pas parler de rupture à son sujet mais en partie de l'exploration d'un « nouvel imaginaire » (mouvements secrets de la subjectivité, pulsions intimes, quotidien éclaté). Chez Yergeau comme chez Collette, l'écriture et le désir, le corps/texte sont repris avec force, mais sans référence au social. Pour découvrir les nouvelles tendances des années 1980, il faudrait donc regarder ailleurs. Peut-être dans le retour à un certain classicisme (Robert Mélançon, Gilles Cyr) mentionné par Mailhot et Nepveu à la fin de leur texte d'introduction. Peut-être dans la *NBJ* (nouvelle direction) ou dans le souffle lyrique du dernier F. Charron. Peut-être aussi du côté des APLM et de la multitude de jeunes poètes qui y publient actuellement. □